ce qu'elle rêvait de sublime et de pur. Le vrai Gaston était bien loin de se douter qu'il possédât un tel amas de perfections.

Quand la marquise vit l'oncle bien amadoué dans ses intérêts et son fils bien accueilli par Nélida, elle commença à décrire autour de sa proie les cercles de l'épervier, oiseau qui figurait du reste sur l'écusson des Chalendrèse, avec cette fière devise : *Supervaleamus !* ce qu'on aurait pu traduire ainsi, dans la circonstance présente : Tâchons de l'avoir !

*

— Quelle ravissante petite marquise vous feriez, mignonne; c'est une distraction de la Providence qui vous a faite bourgeoise. . . . il y aurait bien un moyen de corriger l'erreur, mais

— Mais quoi ?.. Madame la marquise.

— Vous êtes trop riche, mon enfant... — Ici un soupir.

— Je croyais que cela n'y pouvait nuire, Madame.,

— Quand la marquise est faite, sans doute, ma belle; quand elle est à faire, c'est différent .. Ah ! mon pauvre Gaston !... pauvre en effet... si...—Un autre soupir achevait assez clairement la pensée de la marquise.

Alors Nélida, s'étant recueillie, éclatait : Ah ! Madame, comment me jugez-vo us ?.. Puis elle enfilait une tirade véhémence qui prouvait en général combien elle profitait de ses lectures, et en particulier diverses choses très-louables, entre autres, le peu de cas qu'elle faisait de la fortune. — Ah ! tant mieux, psnsait la marquise, — et même de la noblesse. — Ah ! tant pis, se disait la noble dame, — ensuite son unique désir d'être aimée pour elle-même et non pour son argent, et d'aimer pour lui-même et non pour sa noblesse celui qu'elle choisirait.